

L'HOTEL DE NIORRES.

Suite.

—Ne me faites pas parler, monsieur Pick, dit le comte d'un ton sérieux. Vous savez que je suis l'ami de Son Altesse, que monseigneur est friand de nouvelles, et qu'en votre qualité d'attaché au lieutenant de police vous êtes au courant de tout. Donc vous venez me faire part des affaires mystérieuses que vous découvrez, je les transmets à Son Altesse qui s'en amuse. Vous êtes largement rétribué pour cela, c'est très-bien, mais ne me faites pas sortir de mon rôle. Si je suis narrateur près de Son Altesse, près de vous je suis un simple auditeur. Vous me confiez les événements criminels accomplis à l'Hôtel de Niorres, vous me mettez au courant de tout ce qui se passe dans cette malheureuse famille, vous me parlez des mariages projetés entre les deux nièces du conseiller et MM. d'Herbois et de Renneville, je vous fais observer à ce propos que si ces unions avaient eu lieu, et si les crimes se continuaient, le vicomte et le marquis se trouveraient un jour héritiers d'une fortune princière; mais ceci n'a été qu'une simple réflexion de ma part, ne l'oubliez pas! je ne sais rien que par vous; je regrette même d'avoir laissé échapper des paroles auxquelles je ne prêtai qu'une attention légère. Corbleu! auriez-vous eu la hardiesse de conclure de là que j'accusais deux bons et braves gentilshommes?"

M. Pick avait écouté sans mot dire les paroles du comte. Quand celui-ci eut achevé, il demeura impassible; puis après quelques instants de réflexion:

—Je demande humblement pardon à monsieur le comte si je l'ai offensé par une supposition erronée, dit-il en se courbant perpendiculairement; mais, je le répète, la sagace observation de monsieur le comte m'avait ouvert les yeux, et j'avais cru...

—Vous avez eu tort de croire. Rappelez-vous, une fois pour toutes, monsieur Pick, que je ne veux être mêlé en rien aux choses de votre métier. Racontez-moi des histoires, et n'écrivez jamais aucune des observations qui peuvent m'échapper au sujet de vos récits."

M. Pick passa sa main derrière l'oreille avec un mouvement semblable à celui que fait, avec sa patte, un chat qui sent l'orage.

—Monsieur le comte daigne m'excuser? dit-il.

—Certainement, cher monsieur Pick, répondit le comte en radoucissant subitement. L'amour du devoir vous a seul entraîné, je le reconnais, et je ne puis vous en vouloir. Ne parlons plus de cela. Dites-moi, vous qui, par profession, connaissez tout le monde, n'auriez-vous pas à ma disposition un prêteur discret aimant à obliger en y trouvant un beau bénéfice?"

—Les gens de cette espèce foisonnent!...

—Oui, mais il y a prêteur et prêteur... J'en voudrais un sérieusement obligé et peu connu... comme celui dont me parlait ce matin un de mes... amis.

—Monsieur le comte veut-il dire le nom?"

—Il s'agissait d'un nommé... attendez donc!... ah! j'y suis! un nommé Roger!

—Roger! répéta Pick en paraissant chercher dans sa mémoire; un prêteur nommé Roger?... je ne connais pas.

—Il existe cependant!

—Monsieur le comte en est sûr?"

—Parbleu! Il a obligé plusieurs personnes bien posées... et tenez! entre autres MM. de Renneville et d'Herbois, dont nous parlions tout à l'heure."

M. Pick se redressa soudain.

—Ah! c'est lui qui prête au marquis et au vicomte! dit-il.

—Mais oui! C'est même leur principal créancier... à ce qu'on m'a dit. Vous voyez bien que ce Roger existe.

—Et ce serait à lui que monsieur voudrait avoir affaire?"

—On m'a chanté ses louanges sur tous les tons, et j'avoue que je désire, pour une circonstance particulière et pressante, être en relation avec lui. C'est, il paraît, un homme parfait, discret comme le dieu du silence, et riche comme Plutus en personne.

—Monsieur le comte a-t-il quelques indications à son égard?"

—Aucune.

—Alors ce sera difficile... mais on trouvera.

—Je compte sur vous, monsieur Pick; mais n'oubliez pas que je ne veux me trouver mêlé en rien dans toutes vos machinations.

—Je n'oublierai pas, et je m'incline profondément devant monsieur le comte. Dans vingt-quatre heures j'aurai des nouvelles de M. Roger."

Et le valet de pied, saluant jusqu'à terre, quittait la pièce, toujours à demi courbe, lorsque le comte le rappela du geste et de la voix.

—Eh! fit Edouard en souriant, prenez donc garde! en saluant vous laissez tomber votre bourse!"

Le comte poussa du pied vers M. Pick une bourse de soie bien gonflée qui gisait sur le tapis.

L'agent se précipita vivement, ramassa le précieux objet, et l'enfourant dans la poche de son gilet:

—Monsieur le comte mérite de posséder une fortune royale," dit-il.

Puis, saluant encore, il disparut derrière la porte qu'il referma doucement.

Le comte, demeuré seul, parcourut rapidement la pièce dans toute son étendue.

—Cet homme est un trésor!" murmura-t-il.

En ce moment on gratta de nouveau à la porte, et le jockey montra sa jolie tête par l'entre-bâillement du battant.

—Qu'est-ce? fit Edouard en s'arrêtant dans sa promenade.

—Une personne qui demande à parler à monsieur le comte.

—Son nom?"

—M. Fouché.

—Fouché! répéta le comte, je ne connais pas."

Le jockey attendait la décision de son maître. Celui-ci réfléchit durant quelques instants, puis reprenant la parole:

—Faites entrer au salon, dit-il, je reçois!"

XXXI.—Monsieur Roger.

—Mille pardons, messieurs, je vous fais un million d'excuses! avait dit M. Roger en s'adressant aux deux bourgeois que son entrée avait brusquement réveillés; le pied m'a tourné... j'ai failli tomber et, en me retenant, j'ai causé involontairement le vacarme qui vous a si impertinamment réveillés.

—Il n'y a pas de mal, monsieur, dit M. Gervais.

—Mieux vaut cela qu'une jambe cassée, ajouta M. Gorain.

—C'est l'ombre qui règne dans cette salle, reprit M. Roger, qui a causé l'accident, je ne voyais plus en entrant. Au reste, Mme Lefebvre a raison de tenir ses rideaux fermés, c'est une bonne précaution qui empêche la chaleur d'entrer, et par le temps qu'il fait aujourd'hui...

—Le fait est que la chaleur est plus forte qu'hier, dit M. Gervais; j'ai consulté mon thermomètre avant de sortir ce matin, et j'ai constaté deux degrés de plus...

—On cuit dans sa peau! fit observer M. Gorain.

—On boirait la mer et les poissons! ajouta M. Gervais.

—Si nous nous rafraichissons avant le dîner?.. qu'en pensez-vous, compère?"

—Ma foi! je pense que c'est une bonne idée.

—Une bouteille de bière?"

—Va pour une bouteille; mais...

—Quoi?... demanda M. Gorain, lequel s'était déjà levé pour appeler la servante.

—Nous ne boirons pas une bouteille à nous deux avant le dîner, et ce serait regrettable d'en perdre: ça coûte au moins douze sols, savez-vous?"

—C'est vrai, dit M. Gorain; cependant j'ai grand chaud.

—Et moi aussi... mais douze sols ne se trouvent pas sous les pas d'un cheval, voisin.

—Bah! fit M. Gorain d'un petit air décidé, pour une fois!... je ne le dirai pas à mon épouse."

M. Roger s'était installé pendant la conversation des deux amis à une table voisine de la leur, et n'avait pas perdu une parole échangée entre les bourgeois.

En voyant M. Gorain se soulever de nouveau sur son siège pour demander la bouteille de bière, M. Roger se pencha gracieusement dans sa direction:

—Mon Dieu! messieurs, dit-il de sa voix la plus insinuante, je vous demande humblement un million de pardons pour la licence que je vais me permettre, mais il s'agit d'un service que je désirerais réclamer de vous...

A cette nouvelle inattendue, MM. Gorain et Gervais se regardèrent avec une certaine inquiétude: le mot *service* les avait vivement effarouchés, et par un même mouvement instinctif, chacun d'eux porta à la fois sa main droite à la poche de sa veste comme pour la défendre contre une attaque.

M. Roger remarqua la pantomime expressive des deux amis, et un sourire légèrement ironique vint éclairer sa physionomie.

—Le service que j'ai à réclamer de vous, messieurs, a pour but d'alléger vos dépenses et la mienne, dit-il.

—Comment? dit M. Gervais en souriant.

—Mais, comme vous j'ai grand chaud, comme vous j'ai grand soif, dit M. Roger, comme vous j'aime la bière, mais je m'abstiens d'en demander pour moi seul, tandis que si vous voulez me permettre de prendre ma part de celle que vous allez faire venir, en payant mon écot, bien entendu, je satisferai ma soif sans trop faire gêner ma bourse, et j'aurai l'honneur de trinquer avec vous...

MM. Gervais et Gorain se regardèrent encore, mais cette fois l'épanouissement de leurs traits avait brusquement remplacé le sentiment d'inquiétude que nous avons signalé.

—Mais... cette proposition me paraît fort acceptable, dit M. Gorain en faisant un signe à M. Gervais.

—Enchanté de trinquer avec monsieur...

—Roger, pour vous servir s'il en était capable, interrompit le solliciteur.

—Habitant de Versailles, peut-être? demanda M. Gorain.

—Employé chez M. le comte de Breteuil.

—Chez Mgr. le ministre! dit M. Gervais avec admiration.

—Oh! se hâta d'ajouter M. Roger, employé bien infime, bien peu en faveur, mais cependant en état d'obliger parfois ses amis."

Les deux bourgeois se levèrent avec un empressement manifeste.

—Honoré de faire votre connaissance, cher monsieur, dit Gorain en invitant du geste l'employé du ministère à prendre place en face de lui.

—Trop heureux si je puis vous être jamais bon à quelque chose, répondit modestement Roger en s'asseyant.

—La fille!... la fille!... cria Gervais.

—Mé v'la! répondit la voix traînante de Jeanneton.

—Que désirent ces messieurs? demanda vivement Mme Lefebvre, en ouvrant la porte vitrée.

—Une bouteille de bière, chère hôtesse, et trois verres.

—Holà, Jeanneton! cria la blanchisseuse en s'adressant à sa servante, vous avez entendu? Leste et preste, ma mie!... en deux temps à la cave!"

Quelques instants après, Jeanneton, tenant dans son bras une bouteille de bière et à la main trois grands verres empilés les uns dans les autres, entra dans la salle et déposa le tout sur la table.

M. Gorain fit sauter le bouchon et la mousse blanche déborda bientôt de chacun des verres.

—De sorte que vous voyez souvent Monseigneur? demanda M. Gervais.

—Deux ou trois fois par jour," répondit l'employé.

M. Gorain joignit les mains avec admiration. Le digne bourgeois était intérieurement enchanté en pensant qu'il pourrait raconter à ses amis et connaissances qu'il avait trinqué à Versailles avec le confident d'un ministre.

Quant à M. Gervais, il songeait sérieusement à payer la part de consommation de l'employé.

—Il y a des jours, reprit M. Roger, où je suis comme aujourd'hui, tellement fatigué, harassé, épuisé, où j'ai eu à compulser tant d'affaires, à annoter un si grand nombre de pièces, à faire tant de courses, que je me sens rendu, découragé, et que, redoutant de ne pouvoir supporter une telle existence, je supplie M. le comte d'agréer ma démission; mais Monseigneur crie, tempête, se fâche, puis, quand il me voit résolu: "Eh! mon cher Roger, finit-il par me dire, si vous vous en allez, que voulez-vous que je devienne? Il ne me reste plus qu'à aller porter au roi mon portefeuille." Alors que voulez-vous que je fasse, messieurs? les paroles me remuent, je cède, Monseigneur me serre les mains, me nomme son ami, me dit de songer à la France... et je retourne à mon bureau.

—Pauvre monsieur Roger, dit M. Gorain.

—Quel courage! ajouta M. Gervais.

—Mais, reprit M. Gorain, est-ce que toutes les affaires du royaume vous passent par les mains.

—Oh! cher monsieur, répondit l'employé, je n'y suffirais pas. M. le comte de Breteuil est ministre de la maison du roi, vous le savez. Il a dans ses attributions seulement l'administration de la maison civile du roi, les affaires du clergé, celles de la noblesse, les honneurs de la cour, la direction des cours de justice, des gouvernements de province, des intendances, et enfin Monseigneur a encore dans son département la ville et généralité de Paris.

—Peste! c'est déjà assez joli.

—Et cela vous vaut une belle position, hein? demanda curieusement M. Gervais.

—Je ne me plains pas... et ce qui me fait plaisir surtout, c'est de pouvoir faire du bien à ceux que j'aime. Je place leurs

enfants, je les pousse; et dernièrement j'ai fait nommer, tel que vous me voyez, trois de mes amis échevins.

—Echevin! s'écria M. Gorain, le rêve de ma vie!"

—Une seconde bouteille! dit vivement M. Gervais.

—Non, mille grâces! je n'ai plus soif! répondit l'employé en remerciant du geste.

—Je vous en prie! insista le bourgeois.

—Encore une fois, bien obligé! dit Roger; puis changeant de ton: C'est surtout la ville de Paris qui me donne un tracass inouï! continua-t-il.

—Voyez-vous ça! dit M. Gorain.

—Il n'y a pas de semaine, pas de jour où je ne suis obligé de m'occuper de quelque important événement. Il faut que je sache tout, moi! Ainsi, tenez, en ce moment même il existe une affaire qui préoccupe excessivement Monseigneur et qu'il faut que je tire au clair.

—Quelle affaire? demanda M. Gervais.

—Mon Dieu... je ne devrais pas peut-être me laisser aller ainsi à causer... dit M. Roger en paraissant hésiter, mais c'est que vous m'avez plu tous deux au premier abord...

—Très-flatté... murmura Gorain.

—Entre honnêtes gens on se devine! ajouta Gervais.

—Moi, reprit Gorain, je suis propriétaire à Paris, rue Saint-Honoré..."

M. Roger salua avec une considération évidente.

—Et, continua M. Gorain en se rengorgeant, bien que Gervais que voici, ne soit pas propriétaire comme moi, je n'en réponds pas moins de sa moralité. Je m'appelle Gorain!"

—Gorain! répéta l'employé, comme si ce nom eût éveillé subitement un souvenir dans son esprit.

—Oui, monsieur, Gorain de père et fils!"

—Et vous habitez rue Saint-Honoré?"

—Oui, monsieur, dans ma maison, au-dessous de maître Danton, un avocat célèbre et mon locataire.

—Mais vous êtes voisin d'un teinturier?"

—De Bernard.

—Ah! voilà qui est particulier!"

—Comment? fit le bourgeois avec étonnement.

—Il n'y a pas huit jours que votre nom a été prononcé devant moi par M. de Boulainvilliers..."

—Le prévôt de Paris?"

—Lui-même.

—Il parlait de moi? s'écria M. Gorain avec une émotion extrême.

—Il en a même parlé longuement.

—A quel propos, mon Dieu?"

—A propos de la dernière Saint-Roch!" (1)

M. Gorain devint subitement cramois.

—Pas possible! balbutia-t-il.

—C'est cependant comme j'ai l'honneur de vous le dire, continua froidement l'employé. Et M. le prévôt a ajouté qu'il espérait bien qu'à la Saint-Roch prochaine, il verrait votre nom figurer sur la liste des échevins.

—Je vous l'avais toujours dit, Gorain! fit observer M. Gervais avec assurance.

—C'est vrai, compère, c'est vrai... balbutia le bourgeois remué dans sa vanité, mais je ne pensais pas... je ne savais pas... D'ailleurs il me faudrait des protections..."

—Oh! dit l'employé d'un air dédaigneux, s'il ne s'agit que de cela..."

—Quoi! s'écria M. Gorain, vous daigneriez..."

—Pourquoi pas, monsieur Gorain? j'aime à faire plaisir et à obliger les braves gens.

—Monsieur... monsieur... commença Gorain.

—Ne parlons plus de cela! interrompit Roger, nous en recauserons quand il sera temps, je vous le promets. Votre nom, en me rappelant ma conversation avec M. de Boulainvilliers, m'a remis précisément sur la voie de l'événement dont j'allais vous faire part et que vous paraissiez désireux de connaître. J'en causais encore il y a une heure avec M. le comte de Breteuil.

—Quoi! fit M. Gorain émerveillé, Monseigneur aussi a daigné parler de moi?"

—C'est moi, je dois vous dire que vous vous trompez, dit l'employé! Entre M. le comte et moi, il ne s'agissait pas de vous, mais de votre voisin..."

—De Bernard le teinturier?"

—Précisément. Nous nous occupons de l'étrange disparition de sa fille.

—Quoi! dit M. Gervais, Monseigneur s'occupe de cette enfant?"

—Sans doute, cher monsieur, monseigneur à l'œil ouvert sur tout ce qui se passe à Paris. Le roi, la reine, sont instruits de cette affaire, et leurs Majestés ont donné les ordres les plus positifs pour que l'enfant soit retrouvé.

(A continuer.)

1. C'était le jour de Saint-Roch que les notables bourgeois étaient convoqués à l'hôtel de ville de Paris pour nommer chaque année quatre échevins.

PANIQUE.—On donne une curieuse origine au mot *Panique* (crainte.) Si nous en croyons les anciens poètes grecs, Bacchus, le fameux dieu du vin, faisait un jour une expédition militaire dans l'Inde. Ceci se passait avant qu'il ne fût fait dieu, au temps où il jouait sur la terre le rôle de héros. Son lieutenant-général était un personnage, du nom de Pan. Dans cette expédition, il tira son chef d'un passage très-difficile, au moyen d'une ruse bien simple, ruse qui a immortalisé le nom de son auteur. L'armée de Bacchus était entourée, dans une vallée, par une armée bien supérieure à la sienne, alors Pan conseilla à ses soldats de pousser des cris dans la nuit, ce qui fut fait et ce qui surprit si fort l'armée ennemi, qu'elle prit immédiatement la fuite; c'est de là que les Grecs et les Romains donnent le nom de *terreurs paniques* à ces craintes soudaines et sans motif raisonnable qui frappent quelquefois l'esprit de certaines personnes.

CAUTIONNEMENT D'UN GENRE SINGULIER.—L'assassinat d'Edouard, le martyr, a donné lieu au cautionnement dont nous allons parler. Lorsque les Danois étaient tout-puissants en Angleterre, si un natif buvait, souvent ils le poignardaient avec une dague ou un couteau; et c'est pour cette raison qu'aucun des natifs ne voulait boire là où il se trouvait plusieurs personnes réunies, à moins qu'un de ceux qui étaient présents ne se portât sa sûreté, sa caution, ne répondit enfin qu'il ne lui arriverait aucun mal pendant qu'il prendrait son verre de boisson. Lorsqu'une personne voulait boire, elle demandait à un de ses voisins de vouloir bien être sa caution; ce voisin répondait qu'il y consentait et il tenait son couteau ou son épée dans sa main afin de défendre son confrère pendant que celui-ci buvait.